LE THÉÂTRE

…ON, RÉDACTION, PUBLICITÉ:
…Boulevard des Capucines.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an . . . . . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an. . . . . . . 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . . . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Reutlinger. *Typogravure Goupil, Paris.*

Mme SIMON-GIRARD *(Rôle d'Hélène)*

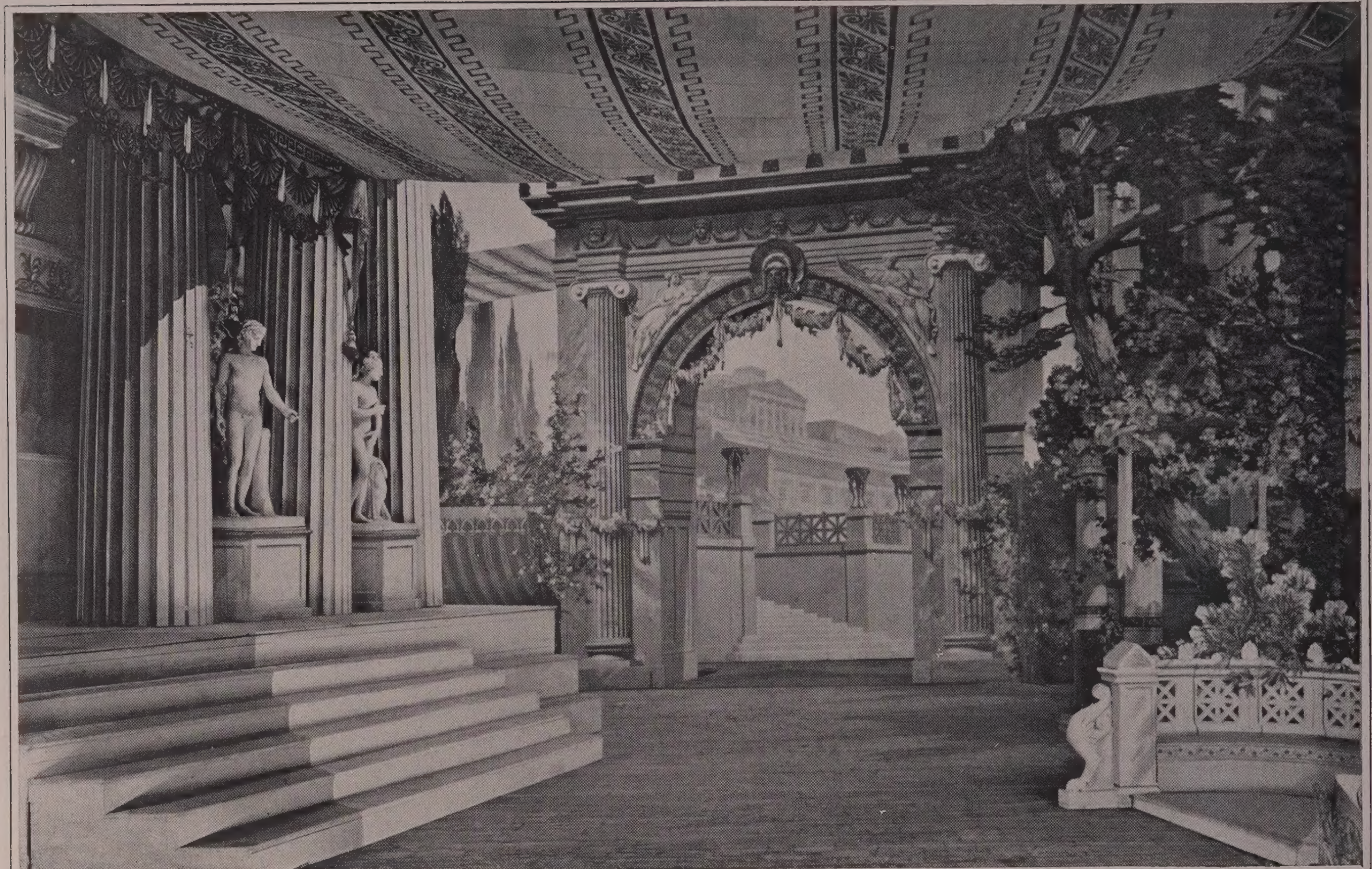
LE THÉATRE

N° 27 THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA BELLE HÉLÈNE Février 1900 (I)



Cliché Reutlinger. Typogravure Goupil, Paris.

MÉNÉLAS (M. Brasseur). — Acte Ier. *Le Concours des Bouts-rimés.*



Cliché Mairet. ACTE Ier. — *La Place publique de Sparte.* Décor de M. Lemeunier.

Lettre de M. Ludovic Halévy

M. Ludovic Halévy, en écrivant au directeur du *Théâtre* la lettre qu'on va lire, a donné au journal le plus précieux et le plus rare des encouragements. Être loué par un tel maître est un honneur dont nous sentons tout le prix, et il nous est impossible de mieux inaugurer le numéro entièrement consacré à la *Belle Hélène* qu'en publiant cette lettre.

Mon cher Directeur,

Vous m'avez fait le très grand plaisir de m'envoyer les épreuves des gravures de votre prochain numéro du Théâtre, *consacré tout entier à la* Belle Hélène, *et je reste confondu devant le miracle réalisé. Pendant la première représentation de la pièce, j'avais vu Samuel, de directeur devenu photographe, se promener dans les coulisses des Variétés et prendre, de-ci, de-là, sous de brusques flambées de magnésium, de petits instantanés; je savais aussi que vous étiez venu vous-même assister à une répétition de mise en scène organisée spécialement pour le* Théâtre, *et que là d'autres photographies avaient été faites... Et c'étaient les instantanés de Samuel, c'étaient les photographies du* Théâtre *que je retrouvais magiquement transformés en gravures pleines de mouvement, de lumière, d'éclat. L'ensemble de ces gravures donnait la complète restitution de cette mise en scène qui, grâce à l'ingéniosité, au goût, à l'imagination de Samuel, a mis la* Belle Hélène *dans un cadre véritablement merveilleux.*

Jusqu'à présent rien de plus maussade que les reproductions des photographies prises dans les théâtres. Pas de perspective, pas de profondeur, pas de lumière... Et les artistes, guindés, inertes, anéantis... Et voilà que, tout d'un coup, par quel sortilège?... cela est votre secret... voilà que c'est la vie, la vie elle-même. Tout se trouve dans vos gravures du Théâtre : *les grands tableaux et les grands mouvements, le pittoresque des décors et des costumes, les gestes, les attitudes, les physionomies des artistes. Rien de plus saisissant qu'une revue un peu rapide des vingt-cinq premières livraisons du* Théâtre. *C'est comme une grande chevauchée dramatique... On voit défiler tous les opéras, tous les drames, toutes les comédies joués en ces deux dernières années — non pas seulement à Paris — mais à Londres, à New-York, à Bayreuth... partout enfin... partout... Les chanteurs, les tragédiens, les comédiennes, les danseuses, et les chœurs, et les masses, tout cela déclame, parle, danse, s'agite, se démène, court, passe en riant, en criant et en chantant; on voit, on entend, on a envie d'applaudir et de crier bis avant de tourner la page. C'est bien ce que demandait notre cher Sarcey dans le premier article de votre premier numéro : le théâtre par l'instantané... oui, mais quel instantané? Un instantané redressé, animé, relevé, éclairé par l'art exquis de vos dessinateurs et de vos graveurs — et cela jamais aux dépens de la Vérité et de la Vie. Du théâtre d'autrefois il ne restait rien, rien que des souvenirs qui s'évanouissaient avec chaque génération... Du théâtre d'aujourd'hui, tout restera, tout, et c'est vous qui aurez eu l'honneur d'avoir accompli ce que j'avais bien raison d'appeler tout à l'heure un miracle. Soyez-en remercié et félicité.*

Mille bien sincères amitiés. *LUDOVIC HALÉVY.*





Cliché de M. F. Samuel. CALCHAS (M. Baron) ORESTE (Mlle Lavallière) LEŒNA (Mlle A. Rogé)

ACTE Ier. — *Oreste et les Courtisanes.*



Cliché de M. F. Samuel. MÉNÉLAS (M. Brasseur) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) ORESTE (Mlle Lavallière) LEŒNA (Mlle A. Rogé)

ACTE Ier. — *Arrivée du Cortège des Rois.*

LA BELLE HÉLÈNE

OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES DE HENRI MEILHAC ET M. LUDOVIC HALÉVY, MUSIQUE DE J. OFFENBACH

Ce n'est pas seulement sur le boulevard, dans les cercles élégants et dans le monde du théâtre qu'on a beaucoup parlé de la *Belle Hélène*, reprise ces temps-ci au théâtre des Variétés. On s'en est occupé aussi à la sévère Académie française : car, des deux auteurs du livret de la *Belle Hélène*, MM. Halévy et Meilhac, l'un est académicien et l'autre le fut. Au second, mort il y a un an, M. H. Lavedan succédait : et, dans son discours de réception, il n'a pas manqué de faire remarquer combien la *Belle Hélène*, après *Orphée aux Enfers*, d'ailleurs, qui ouvrit la marche, fut une chose nouvelle dans l'art, apportant au théâtre une note très personnelle, mais, en même temps, bien caractéristique de l'état d'esprit d'une époque.

Cette époque, où la *Belle Hélène* apparut pour la première fois sur la scène des Variétés, fut incontestablement une heure fortunée dans notre siècle plein de tourmentes. L'Empire battait son plein. Les colères qui marquèrent le coup d'Etat de Décembre et les rigueurs qui le suivirent s'étaient apaisées et avaient pris fin. Certes, les politiques trouvaient avec raison qu'on manquait encore de cette liberté qui serait la plus précieuse chose du monde si on en faisait meilleur usage. Mais les traités de commerce avaient fait la nation prospère. Nous étions encore redoutés en Europe et nous avions l'illusion de croire que nous y étions aimés. Nos guerres avaient paru équitables et avaient été heureuses. Et dans notre Paris, rebâti par Haussmann, la vie sociale était sans inquiétude, facile, joyeuse, tandis que notre richesse, notre art, nos expositions triomphantes avaient fait de notre capitale la capitale enviée du monde.

Ce fut une grande poussée vers le plaisir. Le rire éclatait partout, sans retenue, sans regret. Meilhac et Halévy eurent, au théâtre, une large part à cette belle humeur d'une époque de gaieté franche, bien française, faite de malice et d'une pointe d'irrespect et où se mêlait la grâce de la volupté. Peu de pièces révélèrent et servirent aussi bien l'état d'esprit d'une époque que cette *Belle Hélène*, triomphante à son apparition. Que si l'on ne pouvait pas toujours librement se moquer des hommes, on se moqua des dieux, derrière qui on les devinait. Car, la parodie

des dieux helléniques, par bien des points, touche à la raillerie des hommes. L'augure Calchas, le général Achille, le mari Ménélas, ne sont-ils pas éternels ? Cette moquerie hardie, débridée, allant parfois aux caricatures énormes, amusa tout le monde et choqua quelques-uns. Des hommes, très épris de l'antiquité, ou clairvoyants, peut-être, des dangers de la joie où l'on oublie trop l'incertitude des lendemains, se fâchèrent presque. Paul de Saint-Victor, surtout, ne voulait pas qu'on manquât de respect à Zeus et qu'on touchât à sa barbe nattée autrement que pour l'implorer. Classique et demi-païen, j'éprouvai quelque chose de cette impression, qui se mêlait à mon plaisir. Aujourd'hui, c'est sans scrupule que je me suis diverti. Serait-ce que l'irrespect est devenu si grand parmi nous qu'il nous paraît bien inoffensif de rire des dieux du passé ? Ou, ne serait-ce pas encore qu'avec une exécution et une mise en scène admirables, dans un cadre superbe, en écoutant un orchestre qui porte la marque d'un grand musicien, la légende de Troie, en dépit des « cascades » qui s'en prennent à la vertu des femmes, nous apparaît encore assez belle, dans sa grandeur et sa grâce ?

Toute œuvre qui, jouée d'abord dans un cadre modeste, voit ce cadre agrandi à une reprise, subit une épreuve. L'épreuve a été décisive, cette fois, et heureuse pour la *Belle Hélène*. La gaieté de la parodie est assez forte pour ne rien perdre de son éclat dans l'éclat de la mise en scène. Quant à la musique, à chaque fois qu'on l'entend de nouveau, avec un orchestre plus puissant, sa beauté, son esprit et son charme nous apparaissent de plus en plus. Je sais le reproche ordinaire qu'on adresse à Offenbach. Il n'est pas, paraît-il, assez savant. Soit. Mais si tant d'œuvres trop savantes que nous avons entendues ne nous ont pas persuadés que la science dispense de l'inspiration, la contre-partie de cette expérience ne se trouve-t-elle pas dans les partitions d'Offenbach ? Ne montrent-elles pas, et d'une façon éclatante, que le don des idées, les trouvailles du rythme, l'invention, tantôt spirituelle et moqueuse, tantôt tendre et quelquefois grande, sont l'essentiel pour le musicien qui s'adresse à tous, non à des spécialistes ? Pour moi, je ne me lasse pas d'écouter ces mélodies à l'infini variées, ces chansons, tantôt joyeuses, tantôt tendres et passionnées, ces ensembles, d'un mouvement, d'une vie si originaux et si puissants, dont l'orchestration peut être simple, si on veut, mais n'en est pas moins d'un effet exquis et saisissant.

Cette *Belle Hélène*, cette œuvre si foncièrement parisienne, si caractéristique d'une heure de notre histoire où Paris fut Paris plus que jamais, reste cependant une œuvre antique, avec la grâce hellénique; et ce double caractère qu'elle a et qui fait ma joie à l'entendre, on le doit pour beaucoup à la mise en scène et au cadre nouveau que nous ont donnés les Variétés et dont nos lecteurs peuvent prendre une idée complète et juste par les gravures qui reproduisent les personnages et les décors. Je veux donc en dire un mot. Le décor du premier acte représente l'agora de Lacédémone, non loin de l'Eurotas aux rives fleuries de lauriers roses, où Hélène naquit des baisers du Cygne divin. Le temple de Zeus est à gauche et, entre les colonnes du portique qui ferme la scène, tout en laissant voir les lointains, se dressent les statues de l'Aphrodite du Capitole et de l'Antinoüs du Vatican. C'est M. Lemeunier qui a composé ce décor. Je le nomme volontiers, car je trouve injuste de passer sous silence le nom des artistes à qui la beauté de nos spectacles doit tant. Le décor du second acte, de M. Amable, nous conduit sur les terrasses du gynécée de Ménélas. Les terrasses, surplombant de hautes murailles, dominent les bois et la plaine de Lacédémone, et le jardin s'étend à leurs pieds. On aperçoit au loin le portique des Perses et la colonne de Pallas, car le décor, aujourd'hui, doit être exact et documenté. La science archéologique est aussi nécessaire au décorateur que le goût et l'ingéniosité. Un exemple de cette ingéniosité se trouve dans ce décor. Une sorte de gouffre a été ouvert sur la scène, descendant jusqu'au deuxième dessous, garni d'armatures cachées, mais rassurantes ; et le public a l'illusion de la hauteur des terrasses quand, au finale de l'acte, il voit arriver par ces dessous la foule et les porteurs de torches. Simplement meublé, à la mode antique, l'appartement d'Hélène est peuplé de statues. L'une d'elles est la Léda au cygne, œuvre de Michel-Ange, gardée au musée de Florence, placée à la tête du lit de repos, souvenir de famille qui rappelle à Hélène ses origines divines, non sans lui donner un exemple dont Ménélas eût dû s'inquiéter ! Une autre statue est l'image en marbre rouge du



Cliché de M. F. Samuel. PARIS (M. Dastrez) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard)

ACTE II. — *Duo du rêve.*



Cliché Reutlinger. CALCHAS (M. Baron)

Iacchos du musée du Capitole. Et, comme les statues du premier décor, ces images ont été scrupuleusement modelées par un artiste habile, M. Béraud, sur des photographies prises à Rome même par le directeur des Variétés. Que si elles sont d'une beauté troublante en leur blanche nudité, honni soit qui mal y pense ! Celles qui ne sont pas en quelque musée d'Italie ornent le palais du Pape. Le dernier décor, enfin, de M. Lemeunier, représente la plage de Nauplie, port d'Argos, qu'on a plaisamment appelée le Trouville des Grecs. C'est là qu'apparait, emportant Hélène et la fortune de Troie, la galère cythéréenne à la proue dorée. Elle a, comme il convient, des voiles de soie rose et des cordages argentés, et là où, misérables contemporains, nous plaçons la boussole, elle a, pour la guider, une image d'Eros devant un autel qu'entourent les prêtresses d'Aphrodite. C'est dans ce cadre artistique, où l'imagination du décorateur ne fait qu'ajouter à la vérité sans lui mentir jamais, qu'évoluent les personnages. Là, se danse le ballet, inédit encore, tout entier composé d'airs d'Offenbach. Là se groupent et se mettent en mouvement protagonistes, chœurs, figurants des défilés, revêtus de costumes dont pas un n'a été composé sans une étude attentive de ses formes et de ses couleurs et de son effet dans l'ensemble.

C'est vraiment une chose intéressante que d'assister par le menu au travail préparatoire d'une telle mise en scène. Chaque accessoire est découpé ou modelé d'après quelque modèle antique. Les étoffes, tissées exprès pour les costumes, s'ornent de broderies dont les dessins sont empruntés aux vases grecs. Dans cet ensemble harmonieux, la lumière joue son rôle, qui n'est pas le moindre. C'est par centaines qu'on doit compter les lampes électriques aux colorations diverses, dont la lumière se double des feux des projecteurs. C'est à force de soins, d'efforts, d'invention qu'on arrive à donner au public de tels spectacles d'une si belle intensité d'art. Et il est curieux autant qu'il est juste que le spectateur qui en jouit dans son fauteuil puisse se faire une idée de l'effort que coûte son plaisir.

Dans ce cadre, dont j'ai voulu parler d'abord, se meut l'action. Parisienne et classique, je l'ai dit. Parisienne par le détail. La vie, l'esprit de Paris débordent à travers l'antiquité. Cet augure, qui rit tout seul des bons tours qu'il joue à la foule et qui jouit goulûment des profits qu'il en tire, nous le connaissons chez nous. Il porte cent noms divers et exerce cent métiers. Pâris est un Arthur de Gavarni, avec sa fausse barbe de bal masqué et ses procédés indélicats d'amoureux. Avec ses favoris d'avoué, Ménélas est un bon mari de vaudeville, traditionnel, comme le bouillant Achille, jadis Paphlagonien dans Lucien, *miles gloriosus* à Rome, matamore à la Renaissance, culotte de peau de nos jours. Les « grecs » contemporains, dans nos tripots, jouent le baccara comme les Hellènes de Meilhac et de M. Halévy jouent au noble jeu de l'oie. De son petit nom, Oreste s'appelle « Bob ». Et Hélène, s'excusant de ses caprices amoureux par la fatalité, s'excuse comme nos cocodettes. A ces jeux d'esprit, à ces anachronismes plaisants, un philosophe aimerait à voir combien peu change l'esprit ou le cœur des hommes. En étant Athénien (au moins d'adoption) Lucien — qui écrivit un *Eloge d'Hélène* — était Parisien : Meilhac et M. Halévy n'ont eu qu'à être Parisiens pour toucher, par maint point, à l'esprit railleur et joyeux d'Athènes. Car, pas plus qu'eux, Aristophane ne se gêne pour rire des dieux et des héros, n'épargnant que les grands patrons de la cité, Athéné, Poseidon et

Zeus. Et, en même temps que cette *Belle Hélène* confond le passé et le présent dans son action fantaisiste et quasiment vaudevillesque, le fond du récit, cependant, reste conforme à l'esprit de la tragédie classique. La légende demeure intacte en sa troublante beauté. Tel le portique sur les colonnes de qui on grave des inscriptions et des noms de voyageurs très modernes, qui disparaissent à nos yeux dès qu'on s'en éloigne et qu'on ne voit plus que les colonnes immuables en la pure beauté de leur ordonnance. Et nous retrouvons, avec musique d'Offenbach, l'effroyable fatalité des tragiques grecs et cette ironie méchante des dieux jaloux qui, non contents de punir les hommes qui les ont offensés, accordent à ceux qui les ont servis des dons funestes à leur patrie et à leur race. Pour avoir su plaire à Aphrodite et pour l'avoir trouvée la plus belle des trois déesses, le royal berger Pâris sera aimé de la plus belle des mortelles. Mais cet amour sera la cause de la destruction de sa cité et du massacre de tous les siens. Sourire d'Hélène, sanglots d'Andromaque. Mais qui est aimé de Vénus a-t-il besoin d'être aimé des autres dieux ? Et la légende resplendit ici, disant la souveraineté d'Aphrodite et d'Eros, maître des hommes et des dieux. Irresponsable et sans remords, joyeuse, faisant d'un pied de nez ses adieux à son vieil époux, la belle Hélène part pour le voyage à Cythère. Elle est la même, divette parisienne qui « blague » — étant la femme éternelle — que la fatale, la divine, qui, du haut des blocs pélasgiques de la citadelle de Troie, statue hiératique sous ses voiles transparents, laisse ses yeux errer au ciel, plongée dans le rêve de l'amour absolu et infini, sans entendre les cris de douleur des hommes qui s'égorgent pour elle sous la muraille de la cité, sans voir les lances et les épées, prête à secouer d'un geste indolent et à essuyer de la fleur qu'elle tient la poussière sanglante de l'arène qui ose souiller l'or de ses sandales ! Une plaisanterie gaie, gamine, oserai-je dire, où perce la revanche

Cliché Reutlinger. Mlles AMY OWEN ET VIOLET SPENCER



Cliché Reutlinger. Mlles DEAN ET KNOTT

Cliché de M. F. Samuel. CALCHAS (M. Baron) — ACHILLE (M. Simon) — BACCHIS (Mlle Lauthenay) — AGAMEMNON (M. Guy) — HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) — ORESTE (Mlle Lavallière) — AJAX I (M. Prince) — AJAX II (M. Dubrocq)

ACTE II. — *Le Jeu de l'Oie*.

Cliché de M. F. Samuel. MÉNÉLAS (M. Brasseur) AGAMEMNON (M. Guy) BACCHIS (Mlle Lanthenay) PARIS (M. Dastrez) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) AJAX I (M. Prince) ORESTE (Mlle Lavallière) CALCHAS (M. Baron)

ACTE II. — *Le Départ de Pâris.*

des thèmes grecs hasardeux et des versions du collège, plaisanterie poussée jusqu'à la farce énorme avec le défilé des rois, l'Agamemnon barbu qui s'avance, le bouillant Achille et le Ménélas-Sganarelle, avec la légendaire partie d'oie et le tonnerre de Calchas : une histoire d'amour, qui garde de la grâce et de la passion ; une musique merveilleusement adaptée au texte, où les sentiments les plus variés trouvent leur expression, du rire convulsif au cri d'amour sincère ; et, malgré toutes les altérations que l'anachronisme voulu et l'esprit boulevardier lui font subir, une légende qui surnage, et quelle légende ! — la plus belle peut-être que les poètes aient créée pour nous dire la suprématie redoutable de la femme sur la raison et les lois des hommes — telle est la *Belle Hélène*. Il y a peu d'œuvres plus composites, faites d'éléments plus divers et d'apparence plus opposée. La fantaisie y joue avec l'histoire, le rire avec la passion. Je remarque que l'œuvre, discutée à son apparition malgré son succès triomphal, ne soulève plus d'objections. Elle est devenue classique dans le genre dont elle est le chef-d'œuvre et le modèle. Ceci, sans doute, parce que, avec le temps, chacun y a trouvé ce qui correspondait le plus à son esprit et à son goût. Les fervents des dieux helléniques ont, eux-mêmes, pardonné à l'irrespect de l'Olympe. Car les railler, c'est encore conserver leur gloire, et la gaieté est bien permise avec Zeus lui-même, dont

Cliché Reutlinger. LES SŒURS DARLING



Cliché Reutlinger. LES SŒURS CAMPTON



Cliché Mairet MÉNÉLAS (M. Brasseur) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) *Typogravure Goupil Paris*

THÉATRE DES VARIÉTÉS

LA BELLE HÉLÈNE

(ACTE III)

Cliché Manuel. ACHILLE (M. Simon) BACCHIS (Mlle Lanthenay) AGAMEMNON (M. Guy) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) MÉNÉLAS (M. Brasseur) ORESTE (Mlle Lavallière) AJAX II (M. Dubroca) AJAX I (M. Prince) CALCHAS (M. Baron) PARIS (M. Dastrez) Décor de M. Amable.

ACTE II. — *Le Palais d'Hélène* (fin de l'acte).

Homère nous a dit le rire ébranlant l'Olympe !

On sait qu'à l'origine la *Belle Hélène*, si elle fut pauvrement montée, fut jouée d'une façon parfaite. Le rôle d'Hélène est le rôle où, autant qu'à celui de la grande-duchesse de Gérolstein, Madame Schneider attacha son nom. Pâris, c'était M. Dupuis, alors jeune et dans la fleur de son talent. Mais, tout en devant évoquer le souvenir de cette interprétation primitive, je ne m'attarderai pas à des comparaisons avec l'interprétation d'aujourd'hui. Ces comparaisons ont toujours en elles une pointe d'injustice. Les interprètes nouveaux d'une œuvre ne sont-ils pas toujours dans une situation difficile à l'égard de leurs devanciers ? Ceux-ci ont eu, pour eux, la curiosité de la nouveauté et, de plus, la liberté de créer la tradition. Si leurs successeurs la conservent de trop près, on leur reproche d'être des imitateurs : s'ils s'en écartent trop, on les tient comme irrespectueux. Aussi, de parti pris, je laisse dans le passé les souvenirs d'antan et je regarde, comme chose nouvelle, l'interprétation



Cliché Reutlinger. HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) ACTE II

de la *Belle Hélène* aux Variétés. Elle est excellente. A la rendre telle, les artistes ont visiblement mis une louable passion. M. Baron est un Calchas amusant au possible, mettant, comme toujours, un grain de finesse dans l'énormité de la caricature. Calchas n'est-il pas l'opposition du contraste éternel, source de comique, qui existe entre la gravité austère des fonctions sociales et la faiblesse des hommes qui en sont investis ? M. Brasseur joue Ménélas. Il faut songer aux grands peintres caricaturistes — parmi lesquels Léonard de Vinci ne dédaigna pas d'être — à Hogarth, à Vernet, pour se faire une idée des transformations baroques, quasiment géniales, que l'artiste fait subir à la figure humaine. On ne pensait pas qu'il pût renouveler et égaler ce fameux « Duc d'Enface ». Il y est parvenu avec ce Ménélas, qu'on a appelé le Roi d'en Face. M. Guy, n'ayant pas la taille voulue pour évoquer l'image de ce roi Agamemnon, qui fut une sorte de géant mal à l'aise dans son tombeau cyclopéen, l'a modernisé. Il a appelé l'anachronisme à l'aide de sa fantaisie en nous



Cliché Reutlinger. ACHILLE (M. Simon)
ACTE Ier

donnant un Roi des Rois embourgeoisé par ses favoris de vieil avoué. Puis, après ce trio de personnages de fantasque apparence, ce sont les deux Ajax, représentés comme deux gamins, par MM. Prince et Dubroca qui ont, ici, cherché le comique par le contraste avec la réalité, réduisant à la proportion de statuettes les images de ces Ajax qui ne redoutaient rien, pas même les dieux que l'un d'eux, foudroyé, bravait encore ! M. Simon a classiquement représenté Achille, le bouillant imbécile qui se fâchait toujours, ne comprenant jamais. Si grand que soit, dans la pièce, le rôle de ces personnages, on peut dire que, sauf Ménélas, dont le rôle est passif — oh ! combien passif ! — nul n'est mêlé à la légende d'amour. Et, avec l'histoire amoureuse, la caricature s'arrête. La raillerie se fait plus discrète et la caricature respecte la beauté. Pâris, que joue, non sans un joli talent de chanteur, M. Dastrez, reste le beau berger, le mortel à qui l'immortalité fut accordée pour avoir vu les trois grandes déesses sans voiles et qui fut l'élu heureux et tragique d'Aphrodite. Hélène, également, reste la Belle Hélène et l'éternelle passion, qui n'est jamais comique, la brûle sous son enveloppe de cocodette modernisée. C'est ainsi que Madame Simon-Girard a compris et rendu son personnage. Princesse d'opérette, certes, en mainte scène : mais amoureuse dans le *duo* exquis qui suit l'apparition de Pâris, redouté et évoqué dans le gynécée peuplé de rêves brûlants. D'autres femmes encore, Parisiennes qu'eût réclamées Corinthe, la ville qui fut orgueilleuse de ses courtisanes et respectée pour leur grâce savante par un peuple épris de sa beauté. Elles s'appellent Mesdames Rogé, Lanthenay, de Lagny. Il faut bien que je l'avoue ! Lucien eût reconnu en elles ses petites amies Violette, Bouton de Rose et Fleur de pourpre ! Enfin, Mademoiselle Lavallière nous a donné un Oreste tout nouveau. La *Belle Hélène* primitive n'avait pas de ballet. Offenbach avait bien écrit les airs dansants que nous connaissons aujourd'hui. Mais le directeur d'autrefois n'avait pas voulu avoir de danseuses. « Il n'y a pas de « rats » aux Variétés, » disait-il. A quoi, dit-on, M. Halévy répondait, dans sa barbe : « En fait de « rat », il y a le directeur ! » Aujourd'hui, les Variétés ont des ballerines, et, à leur tête, Oreste, qui est une exquise danseuse en travesti et qui, dans cette pièce toute brûlante des souvenirs de la Grèce amoureuse, évoque pour les poètes l'inquiétante et délicieuse figure des androgynes divines que Zeus fit monter jusque dans son Olympe sans préjugés. Comédienne pleine de fantaisie et de gaminerie boulevardière, spirituelle en diable, elle s'est improvisée danseuse et a voulu montrer qu'elle avait de l'esprit jusque dans ses jambes ! Elle a conduit le joli ballet du troisième acte. Mademoiselle Lavallière, certes, ne danse pas comme Mauri ou Subra. Mais, de même qu'il y a des femmes qu'on sait d'une beauté pire que la beauté, il y a une inexpérience douée qui est pire — je veux dire aussi attrayante et pleine de charmes — que l'expérience la plus parfaite et l'art le plus accompli. On les trouve dans cet Oreste travesti, à qui semble avoir songé le poète quand il a loué l'élégance de ces femmes en qui se réunissent la beauté d'un garçon aux grâces d'une fille.

Et tout ceci, décor, musique, poème, interprètes, ballet, le Boulevard et le Temple hellénique, la Grèce d'Homère et le Paris des beaux jours, le grotesque et le passionné, la farce et la légende, l'émotion et l'irrespect, la volupté osée et la grâce décente, font un ensemble étrange et harmonique pourtant, une œuvre d'art tout à fait particulière, qui fait rire les uns, rêver les autres et dont le charme s'impose à tous. Ce charme a valu à la *Belle Hélène* un succès que connaissent peu de pièces en leur nouveauté. Certes, on comptait à bon droit, dans le monde des théâtres, que la beauté de la mise en scène de cette reprise, l'interprétation, la curiosité du ballet inédit, attireraient quelque temps le public. Mais ce fut une heureuse surprise de voir la foule s'y porter pendant de nombreux soirs de suite, aussi avidement qu'aux premiers jours de la création. C'est que l'esprit de Paris, en dépit de la différence des temps, se retrouve aisément



Cliché Reutlinger. PARTHŒNIS (Mlle de Lagny)
ACTE Ier



Cliché Reutlinger. Mlles DUDLAY ET DARGENT

semblable à lui-même. On aime toujours ce que Nestor Roqueplan appelait, comme s'il se fut agi d'une liqueur à la jolie ivresse, « la Parisine ». Liqueur faite d'esprit, de joie, de parodie irrespectueuse, d'un grain de folie même, mais aussi d'un goût d'art tout particulier, qui tempère l'outrance du rire. A définir ce goût, les plus habiles ont perdu leur latin. Ici, à écouter l'œuvre, à jouir de la façon dont elle nous est donnée, on pourrait dire que le goût est l'art délicat de la raillerie qui respecte la beauté. Pour moi, sans ce respect, qui se trouve en une nuance, en un détail, en des riens, la parodie de l'antiquité n'est pas amusante. Il faut en avoir le sens profond pour en rire sans péril. En toute histoire d'amour, il faut que la passion garde la sincérité de son ton. Et c'est là la supériorité de la *Belle Hélène* et tout le secret du plaisir que nous y trouvons, que si les auteurs et le musicien ne se sont refusé aucune hardiesse dans la parodie, ils ont cependant voulu que Pâris et Hélène restassent des amoureux qui parlent, dans le *duo* du second acte, la langue de la passion, qu'on ne raille pas. Il y a des moments — et c'est là toute la *Belle Hélène* — où le ohé! ohé! des masques du carnaval est l'évohé! des bacchantes divines!

HENRY FOUQUIER.



Cliché Reutlinger. Mlles ALICE ET ROSE RAMBOW

Cliché de M. F. Samuel.

ACHILLE (M. Simon) BACCHIS (Mlle Lanthenay) AGAMEMNON (M. Guy) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) MÉNÉLAS (M. Brasseur) ORESTE (Mlle Lavallière) AJAX I (M. Prince) CALCHAS (M. Baron)

ACTE II



Cliché Reutlinger.

HÉLÈNE (Mme Simon-Girard)
ACTE III

LA BELLE HÉLÈNE

(NOTES ET SENSATIONS)

Oia kephalè, ô la, la.
Tsing la, la, tsing la, la.

Dévote, soumise aveuglément aux rites séculaires, la cohue des Humbles a levé ses mains suppliantes vers les dieux de force et de beauté qui semblent, irradiés par les jets de flammes des trépieds, tressaillir et s'animer sur leurs socles de marbre.

Les marches blanches du temple sont jonchées de bouquets, de corbeilles où des fromages grossiers de pâtres luisent sur les feuilles de figuier, de fruits savoureux, de cages où palpitent des ailes.

Au loin, dans la splendeur d'un ciel d'apothéose, la ville de Sparte emplit l'horizon de toits innombrables, d'arcs de triomphe, de murailles d'orgueil.

Et gouailleuse, nasillarde, stridente, exhalée comme par quelque trombone bossué et faussé de parade foraine, la voix du grand augure Calchas, la voix patentée de Baron qui ne ressemble à aucune autre voix, qui tonitrue, qui a des bruyances convulsives de bâillement, a retenti sur le parvis du sanctuaire, lancé le « trop de fleurs, trop de fleurs », première fusée du feu d'artifice et, après quoi, se déroule, cascade, bouffonne l'ironique et démolisseuse opérette qui nargue les Olympiens et les Héros, qui met des faux nez et des houppettes de clown aux farouches conquérants de l'antique Ilion.

C'est le jour où avec des apparences de sanglots et de deuil, les jeunes vierges pleurent la mort d'Adonis, du blond adolescent qui fit battre et saigner le cœur de Vénus.

Deux par deux, enveloppées de mousseline d'un gris de cendre et de perle, et si légères qu'on dirait des fumées d'incantation dans le crépuscule, onduleuses, graciles, émouvantes, elles processionnent à la suite de la reine Hélène, répondent à ses litanies passionnées, tordent leurs bras blancs en des attitudes de tristesse et de regret, gravissent lentes, rythmiques, les degrés du temple.

Les temps présents sont plats et fades !
Plus d'amour, plus de passion !
Et nos pauvres âmes malades
Se meurent de consomption !
Ecoute-nous, Vénus la blonde,
Il nous faut de l'amour, n'en fut-il plus au monde !

Et voici venir l'ohé, ohé, tapageur et fêteur, la joie éperdue de vivre, la galopade de la jeunesse qui déborde de sève et que le printemps éperonne et cravache, la bande qui apostrophe les passants, qui décroche les enseignes, qui pèlerine de cabaret en cabaret, bras dessus, bras dessous.

Voici les sonneuses de crotales, les joueuses de flûte, les mimes, les danseuses impudiques qui ne perdent pas le temps précieux à trop se vêtir, les courtisanes corinthiennes, gemmées de joyaux comme des idoles barbares, et à leur tête, le monocle à l'œil, peut-être gris pour avoir trop chanté, pour avoir trop becqueté les lèvres rouges de Parthœnis et la nuque ambrée de Leœna, le joli petit prince Oreste, qui brûle déjà la vie par tous les bouts, qui céderait, sans hésiter un instant, ses droits d'héritier présomptif pour un sourire de femme.

C'est avec ces dames qu'Oreste
Fait danser l'argent à papa ;
Papa s'en fiche bien, au reste,
Car c'est la Grèce qui paiera.
C'est Parthœnis et Leœna !
Tsing la, la, tsing la, la !

O la joliesse de Mademoiselle Lavallière dans ce travesti fringant, Lavallière qui s'appelle Ève, ô ces bouclettes soyeuses,

voletantes autour d'un visage lilial et puéril, ces yeux profonds, ténébreux, veloutés, comme emplis d'une eau de sortilège et de mystère, ces yeux d'enchantement que hantent des songes de péché; ce corps frêle, presque insexué, harmonieux comme une colonnette de temple grec, ces jambes fines et fuselées!

O le souvenir qu'elle vous suggère des petits pages de seigneurie vêtus de brocard qui se cambrent à la bride des palefrois, qui rêvent agenouillés aux pieds des dogaresses dans les fresques des vieux maîtres italiens!

Et cet entrain incessant, ce diable au corps, ces gamineries brusques et malicieuses de Chérubin qui fréquenterait chez Maxim's aussi souvent que chez sa sentimentale marraine, ces fanfaronnades allègres et imprévues de curieuse et d'essayeuse!

Comme elle détaille ce dialogue verveux, comme elle tourne en dérision l'augure et les femmes du monde, comme elle piaffe et hennit, tel un poulain de pur sang qui a rompu ses entraves, comme elle s'incarne dans ce personnage de fantaisie excessive et de blague impertinente, comme elle a su le recréer du commencement à la fin, le refaire à sa mesure!

Fanfares triomphales, remous de peuple qui se tasse et qui s'ébroue, cortège somptueux où des marionnettes, comme modelées par Cappiello, se trémoussent, dodelinent, rivalisent d'insenséisme dans un tableau magnifique de Jules Romain.

Ménélas, courtaud, futaille ronde d'où émergent des embryons



Cliché de M. F. Samuel. AGAMEMNON (M. Guy) — AJAX II (M. Dubroca) — AJAX I (M. Prince) — HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) — PARIS (M. Dastrez) — ACHILLE (M. Simon) — CALCHAS (M. Baron)

ACTE III. — *Les Voyageurs pour Cythère.*

de bras et des moitiés de jambes d'une raideur de bois, poupée de jeu de massacre dont les yeux à fleur de tête oscillent, roulent, ont l'air de billes que pousseraient sans trêve de querelleuses chiquenaudes, dont les mèches rousses se révoltent, pointent au-dessus du front en cornes symboliques et dérisoires; Agamemnon, jovial, débraillé, j'menfichiste, monarque de chanson qui campe sur l'oreille son diadème comme un bonnet de nuit, remise le protocole, et avec ses favoris grisonnants, sa bouche amincie, ses prunelles malicieuses, en pépin de pomme, semble un financier douteux qui aurait réussi un gros coup et tondu les gogos jusqu'à l'os; le bouillant Achille, brute massive et encombrante qui tangue de droite et de gauche comme un bateau trop chargé, qui a le sang à fleur de peau, des muscles et une carrure de Fort de la Halle; les deux Ajax, *arcades ambo*, couple sauteleur et simiesque, d'hébétude perpétuelle, de gâtisme irrémédiable.

Et ce sont les comiques accoutumés de ce théâtre des Variétés qui demeure comme l'asile du Rire, Albert Brasseur qui se renouvelle dans chaque création, protéiforme et inépuisablement verveux, qui viendrait à bout du spleen le plus induré et dont tous les effets portent en plein sur le public; Guy, dont le corps est comme actionné par une pile électrique, dont les trouvailles ont parfois quelque chose d'inouï, et Prince avec son nez en l'air, ses grosses joues fraîches, sa lippe gourmande de boy échappé de quelque Oxford, un conscrit d'hier qui doublera les étapes, soyez-en certain, Simon et Dubroca.

Autour d'eux, s'alignent des forêts de lances, claquent et s'éploient des drapeaux, scintillent des épées, évoluent des gardes aux casques terrifiants, aux armures imbriquées d'or, aux boucliers où ricanent des gueules de monstres. Et des esclaves choisies entre les plus belles agitent, au gré des brises printanières, leurs écharpes striées de couleurs vives, sèment de la lumière

dans la lumière. D'autres, cariatides de marbre qui s'animèrent, brandissent, hiératiques, solennelles, de fabuleuses palmes.

Et sous ces écharpes qui se gonflent comme des voiles de tartane, dais splendide de fête, sous ces palmes qui s'inclinent, qui s'enchevêtrent, voûte d'oasis irréel, l'épouse puérile de Ménélas, la reine adorable, plaisir des yeux, s'avance sur un zèbre dont la robe rayée semble une étoffe orientale et que deux Abyssins au fier visage de chefs vaincus et asservis, au torse puissant d'Héraclides, tiennent par la bride.

Guignol frénétique. Vision de mi-carême dans une maison de fous.

O les ahurissements brusques de Brasseur, ces sons inarticulés qu'il profère comme avec dans la gorge une pratique de polichinelle, cette façon de descendre marche par marche de l'estrade d'honneur, avec des trébuchements peureux, des dandinements de volaille trop grasse, de déplier et de lire le papier du concours !

Et la bonhomie paterne, rondouillarde, rigoleuse de Guy, roitelet d'Yvetot plutôt que roi des rois, les cabrements insupportables de vieil adjudant de place ronchonneur et rageur, les vociférations assourdissantes de Simon, les hoquets de sottise, les reculs navrés d'idiots que l'on malmène, les pitreries d'Auguste de Prince et de Dubroca ! Et les interruptions de titi que, les mains en porte-voix autour de sa bouche, Mademoiselle Lavallière lance par instants du plus épais de la foule, et cependant que Pâris devine une à une les charades, dès que la musique reprend sa rengaine obsesseuse de comice agricole, ces saluts saccadés adressés au peuple, ces tournoiements de pantins dont la manivelle est remontée !



Cliché Reutlinger. AJAX I (M. Prince)



Cliché Reutlinger. AJAX II (M. Dubroca)

O le départ pour la Crète où le pauvre mari condamné par la déesse se soumet à l'oracle de duperie, saute de mains en mains comme un volant de raquette, ne sait plus à qui répondre, se bouche les oreilles, maudit sa destinée, s'apprête à prendre le bateau, numérote son piètre équipage de petit rentier maniaque, parapluie, valise, calotte de velours, disparaît dans le cinglement croissant des moqueries.

Ce roi plaintif qui s'embarque
Est bien imprudent
Et le peuple entier remarque
Que, dans un moment,
Il sera pour ce monarque
Fâcheux d'être absent.

Et le motif endiablé, ironique, inoubliable, légendaire qui se plante, se cheville, s'incruste dans le cerveau, que l'on ne peut s'empêcher de fredonner avec les chœurs, tandis que le rideau interrompt la farce :

Pars, pars pour la Crète,
Va, pars, que rien ne t'arrête,
Ni flots, ni tempête !
Gagne, Ménélas, le pays lointain
Où te mène, hélas, la voix du destin !

* * *

Des terrasses du palais, l'on découvre, là-bas, dans la paix sereine du crépuscule, un paysage d'églogue, des collines mauves, aux pentes douces d'où le soir semble descendre à petits pas songeurs, une vallée verdoyante où l'Eurotas ondulé, ruban nuptial, traîne au fil de l'eau les reflets de plus en plus apâlis des suprêmes clartés. Et c'est la chambre de la reine avec sa couche de repos où les coussins et les toisons épaisses perpétuent des formes alliciantes et le groupe de volupté où Léda se pâme dans les ailes victorieuses du Cygne divin.

Acte de tendres émois, de trouble délicieux devant le ciel profond et beau, où les étoiles s'allument, une à une, comme des lampes pour une fête, où la lune rose, confidente des vœux secrets,



Cliché Reutlinger. Typogravure Goupil, Paris

THÉATRE DES VARIÉTÉS

LA BELLE HÉLÈNE

M. Guy (Rôle d'*Agamemnon*)

Acte Ier

tourmenteuse des âmes meurtries, a l'apparence d'une fleur trop épanouie dont les pétales s'effeuilleront au premier coup de vent.

Acte de marivaudages où se défend à regret et à dessein peut-être un cœur que l'amour a marqué pour l'ineffable sacrifice, qui souffre de faire souffrir et s'en délecte, qui lutte contre soi-même en ne souhaitant que de succomber.


Cliché Reutlinger. Mlles HIME ET GRAY

Ah ! malheureuses que nous sommes !
Beauté, fatal présent des cieux !
Il faut lutter contre les hommes,
Il faut lutter contre les dieux !
Avec vaillance, moi je lutte,
Je lutte et ça ne sert à rien...
Car si l'Olympe veut ma chute,
Un jour ou l'autre, il faudra bien...
Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader ma vertu ?

Mais les fantoches ont reparu, se sont attablés autour du jeu de l'oie, exubèrent de gaieté, se querellent, se raillent, se gourment, et c'est ici qu'il faut voir l'inimitable Baron se trémousser, invectiver les joueurs d'un ton bourru et, lorsque arrive son tour de prendre le cornet, compter d'un regard avide les mises qui couvrent le tapis, réfléchir, hocher la tête, se lever très lentement, s'écarter des autres, feindre d'invoquer les dieux et, le dos tourné, les pans de sa toge blanche éployés, chercher les dés dans ses poches, s'énerver, bredouiller des excuses, préparer avec une maladresse superbe le coup final et enfin abattre le trois.


Cliché Reutlinger. Mlles GUDGE ET BACKER

Je ne connais pas de scène plus prodigieusement désopilante que celle-là, que cette tremblote fébrile qui agite l'augure, de la tête aux pieds, cependant que les minutes s'écoulent, que ces froncements de sourcils, ces désappointements en ne retrouvant pas le dé pipé, ces coups d'œil derrière soi furtifs, anxieux de larron traqué, lorsque, peu à peu, les rois, Oreste, Hélène et Bacchis s'approchent, l'épient, l'environnent, le prennent en flagrant délit. Et comme il défend alors son gain illicite, comme la toge retroussée jusqu'aux genoux, il franchit preste et leste les escabeaux, il gagne au pied, il met en défaite la meute

Cliché de M. F. Samuel. CALCHAS (M. Baron) MÉNÉLAS (M. Brasseur) AGAMEMNON (M. Guy)

ACTE III. — *Le Bar grec.*





Cliché Reutlinger. *Typogravure Goupil, Paris.*

THÉATRE DES VARIÉTÉS

LA BELLE HÉLÈNE

Oreste. — Mlle Lavallière



Cliché Maivet.

JUNON (Mlle Dupré) VENUS (Mlle de Lagny) PARIS (Mlle Lavallière) MINERVE (Mlle Lanthenay)

ACTE III. — *Le Jugement de Pâris. (Divertissement.)*

acharnée qui le talonne et l'injurie ! Comme il hausse les épaules tandis que les deux Ajax lui crient, furieux et essoufflés :

Avec ces procédés, cher maître,
Vous finirez un jour, peut-être,
Par donner un fâcheux vernis
Aux joueurs de notre pays.

Et la musique est redevenue douce et détraquante comme cette nuit idéale blondie de clair de lune qu'embaument des senteurs de myrtes, enveloppe de ses caresses les amants qui feignent de rêver, qui s'enlacent, extasiés, traîne, se prolonge en rythmes de valse, s'assourdit à travers la bacchanale lointaine, les heurts des coupes, les éclats de voix avinées, accompagne amoureusement le friselis de soie que font les cheveux de la reine en ruisselant sur ses épaules nues, l'incertain bruissement des derniers voiles qui glissent le long de ses hanches, qui couvre ses pieds comme d'un peu de neige légère, les baisers de plus en plus fous.

Fatalité, comme s'exclame la belle Hélène, Ménélas a tout vu, tout entendu, fulmine, prend à témoin de son infortune les rois complètement ivres et l'augure Calchas qui le rudoient et le traitent en fâcheux. Et l'infidèle l'achève, le provoque, le griffe d'une mercuriale à l'emporte-pièce :



Cliché Reutlinger.

BACCHIS (Mlle Lanthenay)
ACTE II

Un mari sage
Est en voyage
Il se prépare à revenir,
La prevoyance
La bienséance
Lui font un devoir d'avertir.
Sa femme est prête
Et se fait fête
De le recevoir tendrement,
Et voilà comme
Un galant homme
Evite tout désagrément !

* * *

Entre les falaises irradiées de soleil et les bosquets de lauriers roses, scintille comme une jupe pailletée, miroite la mer d'hyacinthe, la mer aux moirures changeantes de soie où il semble que frissonnent et ondulent les chevelures blondes des sirènes, que se reflètent les yeux d'Aphrodite. Et c'est l'été, la joie des ceintures dénouées, des passionnettes sans lendemain, des pretentaines folles, les jeux sur le sable fin, les modes audacieuses que lancent par bravade les hétaïres, le pêle-mêle tumultueux où les rois se laissent coudoyer par les petites gens.

Cependant un prélude de harpes annonce l'intermède galant qu'imagina le prince Oreste, le ballet qui évoque l'incroyable aventure du mont Ida. Il le conduit lui-même, svelte, souple,

léger, tentateur entre ses amies préférées et familières, Parthœnis qui s'effile et se balance comme une fleur de berge, Leœna, pire que jolie, étrange et inquiétante faunesse dont la bouche donne l'illusion d'un fruit savoureux que meurtrirent les oiseaux. La première, Junon, s'offre dans un élan d'orgueil, a l'apparence, parmi les plumes ocellées qui la gainent comme d'une armure de pierreries, de quelque paon qui fait la roue. La seconde est Minerve. Et l'on croirait voir une de ces guerrières héroïques qui combattirent au Thermodon, l'on songe devant son casque d'or et son manteau de pourpre à la splendeur éphémère des soirs d'automne. Autour des déesses, se menace et s'enlace, virevolte, papillonne, fuit et revient, capricante, une théorie de danseuses, arc-en-ciel irisé que traversent de suprêmes éclairs d'orages, traînées de feu d'où jaillit la splendeur des épaules et des bras. Mais, le rire aux lèvres, Oreste les a écartées. Il s'avance à petits pas, glisse, se dérobe, poursuivi, obsédé par les deux déesses, se penche de l'une à l'autre, les effleure de la rose que mordillent ses dents de louveteau, les aguiche et les irrite d'un regard d'insolence, de défi et de mensonge, feint de se soumettre, de s'abandonner, leurre les séductrices d'un geste câlin et s'échappe encore des doigts impatients qui croyaient le tenir, s'envole ailleurs, fantasque, décevant, cruel, tel le chasseur Amour. Soudain les rivales ont reculé en émoi, les violons et les flûtes modulent un hymne de volupté et, drapée dans les transparences du lin que rosit sa chair merveilleuse, Vénus a surgi de l'immensité bleue, s'avance vers le jeune berger, lui sourit de ses paupières entrecloses, de ses lèvres de lumière, lui tend les bras et il tressaille, ébloui, subjugué, extasié, l'enlève, l'emporte, la respire à pleines narines, lui donne enfin la fleur de victoire et d'adoration.

Cliché Reutlinger. JUNON (Mlle Dupré)

Les trois déesses, Mademoiselle Dupré, Mademoiselle Lanthenay et Mademoiselle de Lagny.

Et l'extravagante farce rebondit une dernière fois, trépide, se déhanche, chahute dans des cuivreries de carnaval. Les trois fantoches s'évertuent à de nouvelles grimaces, à des couacs plus aigus, à des cabrioles plus démentes.

Mais tout a une fin.

Aux anneaux du port s'est amarrée la blanche galère de Vénus. Des fumées bleuâtres d'encens montent des trépieds, se déroulent en banderoles sur l'azur immaculé. Une femme, allongée à la proue du navire d'amour, se profile en décor et en beauté, la gorge nue, les bras repliés au-dessus de sa tête. Dans les voiles, dans les vergues, roucoulent des colombes, chantent les prêtresses des Iles sacrées. Leurs rires de joie semblent les échos de cithares lointaines.

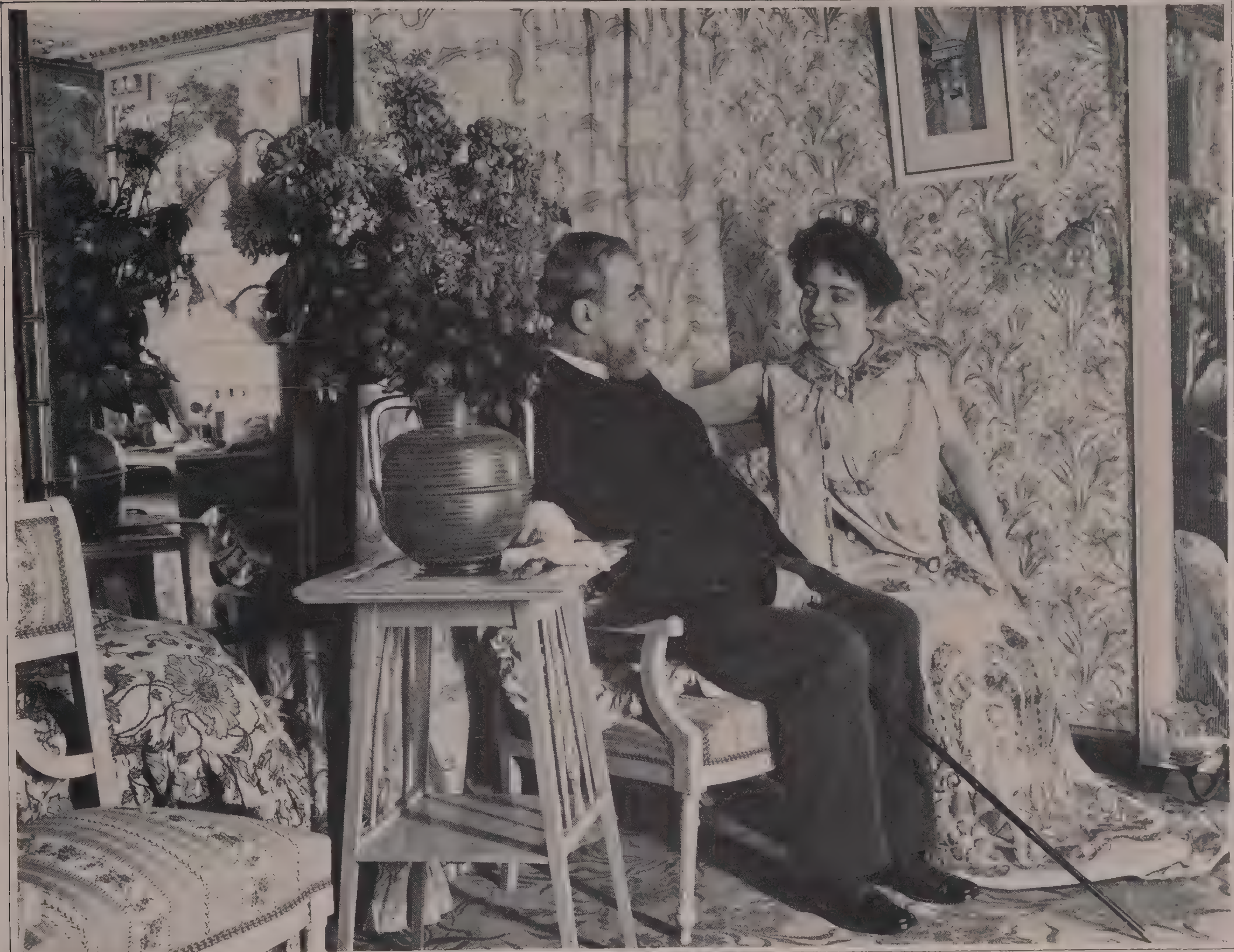
Et, parmi les clameurs de menace et de colère, impavides, rayonnants, le cœur contre le cœur, les lèvres près des lèvres, le beau Pâris et la belle Hélène, avec autour d'eux des frémissements d'ailes, des effeuillements de pétales, des buées de parfums, des caresses et des haleines et des musiques douces, s'en vont vers l'Inconnu, vers ce qui passe et se fane si vite, le Bonheur d'Aimer...

RENÉ MAIZEROY.



Cliché Mairet. MÉNÉLAS (M. Brasseur) ORESTE (Mlle Lavallière) PARTHŒNIS (Mlle de Lagny) BACCHIS (Mlle Lanthenay) JUNON (Mlle Dupré) HÉLÈNE (Mme Simon-Girard) PARIS (M. Dastrez) AGAMEMNON (M. Guy) AJAX II (M. Dubroca) AJAX I (M. Prince) ACHILLE (M. Simon) CALCHAS (M. Baron) *Décor de M. Lemeunier.*

ACTE III. — *Départ de la Galère.*



Cliché de M. F. Samuel. M. LUDOVIC HALÉVY Mme SIMON-GIRARD

LA LOGE DE Mme SIMON-GIRARD

Le Théatre des Variétés

1777 - 1900

Il existe, sur le théâtre des Variétés, quantité d'ouvrages intéressants et de recueils anecdotiques, et mes notes n'offriraient qu'un intérêt bien mince si elles n'encadraient des documents inédits, que j'ai retrouvés par hasard dans l'antique bibliothèque créée par Mira-Brunet, le premier directeur de l'immeuble du boulevard Montmartre. Ces documents jettent une lumière nouvelle sur la période d'existence des Variétés antérieure à 1807 et sont intimement mêlés à l'histoire de ce théâtre jusqu'à l'année 1840.

Le premier de ces manuscrits, le plus précieux de tous, remonte à l'année 1823.

Le 8 janvier de cette année, c'est-à-dire sous la direction de Mira-Brunet, le célèbre comique devenu l'associé de Crétu, de Desprez, de Lespinasse et de M. Saint-Gand, fondé de pouvoirs des héritiers et créanciers de Mademoiselle Montensier, — la préfecture de police réclamait aux Variétés *la communication de toutes pièces pouvant établir, d'une part, l'époque précise de l'établissement primitif du théâtre des Variétés, et, d'autre part, la nature des représentations dramatiques qu'il était autorisé à offrir au public*. Le 10 janvier, Brunet envoyait en réponse au préfet une longue note sur « l'origine, la filiation et les attributions de son théâtre », note dont je détache le passage suivant, qui donne avec une naïveté pittoresque la genèse des Variétés depuis l'année 1777, date de leur fondation au coin du boulevard et de la rue de *Bondi*, jusqu'au 6 juin 1806, date du décret impérial qui « ordonnait à l'administration des Variétés de quitter le *local Montensier* au 1er janvier 1807 » :

Les grands théâtres, dès leur origine, furent, à ce qu'il paraît, sous la dépendance des gentilshommes de la Chambre; — les théâtres mondains furent sous la coupe des lieutenants généraux de police. Sous l'édilité de M. de Sartine, les théâtres de Nicolet et d'Audinot, connus sous les noms de *Grands Danseurs* et d'*Ambigu*, obtinrent du lieutenant général d'établir des salles de spectacle sur le boulevard.

A peu de temps de là, c'est-à-dire en 1777, un sieur Lécluse obtint de M. Lenoir, le nouveau lieutenant général de police, l'autorisation

Dessiné par Courvoisier. LE THÉATRE DES VARIÉTÉS EN 1807

d'établir un autre spectacle sur le même boulevard, au coin de la rue de Bondi. M. le lieutenant général de police, en accordant l'autorisation, indiqua aussi au sieur Lécluse le titre que devait prendre son nouvel établissement et lui donna le nom de *Théâtre des Variétés*, lui imposant sur sa recette, comme aux autres spectacles du boulevard, un prélèvement en faveur de l'Opéra et des hospices.

On y joua d'abord un genre grivois, et ensuite on mêla à ce genre un genre plus agréable.

L'autorisation du lieutenant de police, qui n'avait d'abord été que provisoire, devint définitive et fut transformée en privilège par l'ordre donné au sieur Lécluse de transporter chaque année son spectacle à l'ouverture des foires Saint-Laurent et Saint-Germain, comme le faisaient les sieurs Audinot et Nicolet. Lécluse, vieillissant, céda son privilège aux frères Malther, qui le cédèrent à leur tour aux sieurs Gaillard et Dorfeuille.

Or, depuis Louis XIII, les fils de France, et après eux les princes du sang, avaient le droit de patronage sur un spectacle. Le Régent avait l'Opéra dans l'enceinte du Palais-Royal, son domicile. Ses descendants l'y conservèrent jusqu'en 1780, je crois qu'il fut brûlé, et qu'une salle provisoire fut bâtie sur le boulevard de la Porte-Saint-Martin.

Arrière-petit-fils du Régent, Philippe-Egalité ne voulut point perdre le privilège d'avoir un spectacle dans l'enceinte de son apanage, et, dans l'expectative d'en avoir un, fit construire une nouvelle salle dans le Palais-Royal.

Possesseurs titulaires des Variétés, Gaillard et Dorfeuille, appréciant ce que leur offrait de chances avantageuses l'exploitation d'une plus grande salle dans le quartier le plus populeux de Paris, firent proposer au duc d'Orléans de leur louer sa salle. La proposition fut acceptée, et voilà les Variétés transportées du boulevard du Temple au Palais-Royal.



Cliché P. Nadar.

JACQUES OFFENBACH

Monvel revient de Suède et se présente aux Variétés; il y est reçu. La scission se met dans les comédiens du Roi; Mesdames Vestris et Dugazon, Mademoiselle Mars, Talma, passent successivement aux Variétés.

L'ancien genre ne pouvait plus convenir à l'ancienne troupe; elle se retira en majorité au théâtre de la Cité, sous la direction d'un sieur Lenoir, architecte.

L'entreprise périssait dans les mains du sieur Lenoir, faute par lui de se connaître en administration théâtrale, lorsque les sieurs Crétu, Amiel et César, qui étaient du métier et avaient vu l'ancienne prospérité des Variétés, en recueillirent les acteurs, et du théâtre de la Cité les transportèrent au Palais-Royal, non plus dans le local exploité par Gaillard et Dorfeuille, mais dans une autre salle de spectacle ouverte à une autre extrémité du Palais, où ils s'associèrent à Mademoiselle Montensier.

Dans cette nouvelle salle, les Variétés prospérèrent de nouveau en suivant leur ancien genre, le gracieux entremêlé de couplets, et les directeurs y exploitaient leur entreprise depuis neuf ans, lorsqu'il fut apporté dans leur situation un brusque changement par la note ci-après désignée.

La *note ci-après désignée*, avec une affectation de dédain qui dut plaire au préfet de police de Louis XVIII, n'était autre que le décret impérial du 6 juin 1806.

Les Variétés déménagèrent donc par ordre et vinrent s'installer dans la salle actuelle, bâtie par l'architecte Célerier à côté du passage des Panoramas, et qui coûta 600,000 francs.

L'inauguration eut lieu le mercredi 24 juin 1807, avec la première représentation du *Panorama de Momus*, prologue de Désaugiers, Francis et Moreau.

Le succès fut immense : on se contentait de peu à cette époque bienheureuse. J'ai repris la pièce, il y a six ans, dans une matinée de répertoire, et, sans le succès personnel d'Albert Brasseur et de Marcelle Lender, qui jouaient les rôles de Jocrisse et du Théâtre des Variétés, elle se fût achevée au milieu d'une indifférence générale.

C'est à propos du *Panorama de Momus* que le ministre de l'Intérieur de Napoléon Ier écrivit, le 4 juillet 1807, aux administrateurs des Variétés, une lettre qui établit un point de droit théâtral assez curieux :

Je suis informé, Messieurs, que dans la pièce intitulée *Le Panorama de Momus*, que vous avez donnée sur votre théâtre, il a été chanté un air tiré de la pièce de *Koulouf*, du répertoire de l'Opéra-Comique.

L'article 2 du règlement sur les théâtres porte qu'aucun des airs et morceaux de musique exécutés à l'Opéra et à l'Opéra-Comique ne pourra être transporté sur un autre théâtre que cinq ans après la première représentation de l'ouvrage dont ces morceaux auront fait partie. Comme la première représentation de la pièce de *Koulouf* ne remonte pas à l'époque indiquée par le règlement, aucun des airs qui en font partie ne peut être exécuté sur un autre théâtre que l'Opéra-Comique, du moins sans la permission de l'auteur ou des propriétaires.

J'aime à croire que c'est par erreur que l'on s'est emparé de ce morceau de musique à votre théâtre, etc., etc.

Signé : CHAMPAGNY,



Cliché Dornac, Paris.

HENRI MEILHAC DANS SON CABINET

Que n'a-t-on maintenu depuis ce règlement dans toute sa rigueur ? Il eût allégé d'autant nos revues de fin d'année.

Les Variétés, réconciliées avec l'Empereur, poussèrent à un tel point la vivacité de leur sentiment bonapartiste qu'il survécut à 1815 et inspira nombre de vaudevilles à couplets, qui se jouaient au milieu de manifestations bruyantes et se terminaient généralement par le rappel frénétique des acteurs dont le public connaissait les opinions libérales.

Le 9 août 1818, le ministre d'État, comte Anglès, s'en émut et adressa la curieuse lettre que voici aux directeurs des Variétés :

L'un de mes prédécesseurs, Messieurs, en appelant, il y a plusieurs années, votre attention sur l'usage ou plutôt l'abus qui s'était introduit dans les théâtres de redemander un acteur après la pièce où il

venait de jouer, vous recommanda de ne pas permettre à l'acteur redemandé de céder à des instances aussi préjudiciables à la tranquillité publique.

Cet abus s'étant renouvelé récemment dans votre théâtre, je vous rappelle, Messieurs, les défenses qui existent et vous invite à les faire observer. D'un autre côté, pour empêcher autant que possible que vous ne soyez en butte à des demandes de cette nature, je fais insérer dans les journaux une note pour que le public soit prévenu de l'inutilité des instances qu'on serait tenté de faire en pareil cas.

J'ai l'honneur de vous saluer avec une considération distinguée.

Que penserait de cette lettre l'aimable pensionnaire d'un théâtre du boulevard qui exigeait, il y a quelques années, que son engagement contînt cette singulière clause :

« La claque fera son entrée à M. X...; la claque continuera d'applaudir tant que M. X... n'aura pas salué. »

Je l'ai vu jouer, ce M. X... Il ne saluait pas volontiers.

Mais revenons à Louis XVIII. De 1822 à 1824, les manifestations bonapartistes prenant, aux Variétés, des proportions inquiétantes, le Roi finit par se fâcher tout rouge, et le ministre de l'Intérieur menaça les associés propriétaires de leur donner un comité de lecture.

D'où grand émoi et envoi d'une supplique à Son Excellence :

Nous ne pouvons, Monsieur, attribuer une mesure qui nous déconsidère aux yeux de nos pensionnaires, aux yeux des auteurs qui nous soumettent leurs ouvrages, une mesure qui nous grève d'un surcroît d'impôt au profit des membres de ce comité et qui change totalement le régime intérieur de notre administration, qu'aux rapports infidèles qui seront parvenus à Son Excellence sur la nature de nos sentiments politiques.

Ces fausses insinuations nous affligent sans nous étonner. Pour se disculper près d'un ministre des sentiments libéraux répandus dans sa pièce, plus d'un auteur, peut-être, aura faussement rejeté sur l'opinion des administrateurs ce qui n'était de sa part qu'un calcul d'intérêt dans son ouvrage.

Il n'est pas que vous ne sachiez, Monsieur, que sans que l'idée nous en ait été aucunement suggérée par l'autorité, nous avons, de notre chef, et depuis longtemps, retranché de notre répertoire plusieurs pièces approuvées par la censure, dont les représentations nous étaient lucratives, mais qui fournissaient des allusions à l'esprit de parti.

Nous ne citons ce fait que parce qu'il doit être auprès de vous un garant de notre conduite, et démontre à Son Excellence que, loin d'avoir besoin d'un comité de lecture pour nous diriger dans le choix de nos pièces, nous courons avec empressement au-devant des intentions du Gouvernement.

Le ministre hésita. Louis XVIII mourut. Les Variétés étaient sauvées.

C'est à cette époque que remonte la note de Brunet sur l'origine et la filiation du théâtre.

Sous Charles X, la paix est faite.

Madame, duchesse de Berry, a sa loge aux Variétés, la grande avant-scène de gauche, à laquelle conduisait un escalier particulier dont la première marche existe encore près de la porte de fer par où l'on communique de la scène à la salle.

Son Altesse Royale s'intéresse aux artistes de la maison, ainsi que l'indique cette lettre de la maréchale Oudinot, duchesse de Reggio, en date du 22 novembre 1828 :

Messieurs les Administrateurs,

Madame, Duchesse de Berry, désire que la représentation au bénéfice de M. Vernet ait lieu le mercredi 2 décembre, et que la pièce *La Semaine des Amours* en fasse partie.

Son Altesse Royale me charge de vous prier de me dire si cette représentation peut avoir lieu comme *Elle le demande*, et le jour qu'Elle indique.

Agréez, je vous prie, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués.

Maréchale Oudinot, Duchesse de Reggio.

Le Roi lui-même s'amuse au répertoire des Variétés. Il ordonne au vicomte de la Ferté, directeur des fêtes et spectacles de la Cour, d'y faire revenir les comédiens qu'il préfère :

J'ai l'honneur de vous prévenir, Messieurs les Administrateurs des Variétés, que le Roi a décidé que *Tony*, vaudeville en deux actes, serait représenté le 15 juillet sur le théâtre du Château de Saint-Cloud.

Je vous invite à m'adresser le plus tôt possible la distribution de cet ouvrage, en ayant soin d'y comprendre vos meilleurs acteurs. S'il vous était possible de faire revenir M. Vernet pour cette représentation, sa présence serait agréable à la Cour. Il est bien entendu que M. Odry et Mademoiselle Jenny Colon joueront les principaux rôles.

Recevez, Messieurs, etc.

1830 voit les journées de Juillet et la retraite de Brunet.

Le comédien-directeur a monté quantité d'ouvrages, dont quelques-uns sont restés célèbres : *Taconnet chez Ramponneau*, de Francis, Désaugiers et Moreau (23 décembre 1807), — toute la série des *Jocrisse*, qu'il interprétait avec un talent sans égal ; — *Monsieur et Madame Denis, ou la veille de la Saint-Jean*, tableau conjugal de Désaugiers et de Rougemont (23 juin 1808); — *Le Départ pour Saint-Malo*, de Désaugiers (juillet 1809); — *La Petite Cendrillon ou la Chatte merveilleuse*, de Désaugiers et Gentil (12 novembre 1810); — *Le Mariage de Dumollet*, de Désaugiers (18 janvier 1812); — *Le Ci-devant jeune homme*, de Merle et Brazier (28 mai 1812); — *Le Tribunal des Femmes*, de Dumersan et Moreau (1er octobre 1814); — *Préville et Taconnet, ou la Comédie sur le Boulevard*, de Merle et Brazier (18 février 1817); — *L'Ours et le Pacha*, de Scribe et Saintine (10 février 1820); — *Les Cuisinières*, de Brazier et Dumersan (14 avril 1823); — *Le Bourgmestre de Saardam*, de Mélesville, Merle et Boiry (5 mai 1825), etc., etc.

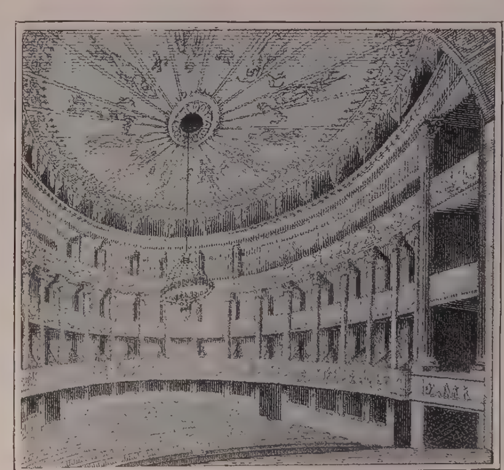
C'est Dartois qui succède à Brunet ; il a pour associés Martin, Bosquier et Lévrier.

Aux chefs d'emploi de l'ancienne direction, Brunet, Potier, Tiercelin, Lefebvre, Lepeintre aîné, Vernet, Legrand, Odry, Alcide Tousez, Mesdames Pauline, Aldegonde, Caroline, Vautrin, Julie Perset, Jenny Colon, succèdent ou s'ajoutent de nouvelles gloires : Bressant, Hyacinthe, Gabriel, Prosper Gothi, Brindeau, Tisserant, Alexandre, Michel, Kime, Mesdames Flore, Pougaud, Atala Beauchêne, — enfin Frédérick Lemaître, qui crée aux Variétés le rôle de Kean.

Et cette troupe incomparable touche des appointements dérisoires. Sait-on, par exemple, ce que gagne Bressant? 2,000 francs la première année, 2,400 francs la seconde et 3,000 francs la troisième.

Cependant Dartois se préoccupe d'agrandir l'immeuble des Variétés : le 15 mai 1833, il dépose à la Préfecture les plans du bâtiment, actuellement occupé par les bureaux de l'administration et les magasins de costumes et d'accessoires.

La nouvelle construction s'élève sur l'emplacement d'un petit jardin qui communiquait avec le théâtre par une grande baie de fer, dont le cintre se dessine encore en relief sur le mur de fond de la scène.


VUE INTÉRIEURE DU THÉATRE DES VARIÉTÉS VERS 1830

La Préfecture accorde à Dartois tout ce qu'il veut : Louis-Philippe continue les traditions de Charles X. Chaque année, des représentations gratuites sont données aux Variétés pour fêter l'anniversaire des Trois Glorieuses, sauf en 1835, année de l'attentat de Fieschi, où le Conseiller d'État, Préfet Gugues, écrit dans ces termes à Dartois :

Paris, le 29 juillet 1835, 10 heures du matin.

Monsieur, je vous préviens que, par suite de l'horrible attentat commis hier pendant la revue sur la personne du Roi, les réjouis-

sances publiques et la représentation gratuite qui devaient avoir lieu aujourd'hui 29 juillet à votre théâtre, ont été contremandées et ajournées indéfiniment.

Recevez, Monsieur, etc.

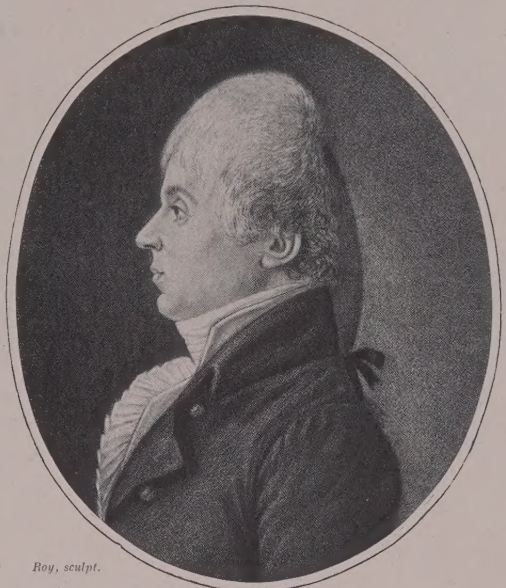
Ici s'arrête la publication des documents retrouvés dans la bibliothèque des Variétés.

Je crois intéressant de les compléter par l'historique rapide du théâtre de 1835 à 1900. — De 1840 à 1855, Dartois a pour successeurs Dumanoir, Bayard, Jouslin de la Salle, Leroy, Nestor Roqueplan, Thibaudeau, Morin, Carpier, Laurencin.

La troupe s'augmente de Lafont, Bouffé, Ch. Pérey, Lepeintre jeune, Levassor, Ambroise, Hoffmann, Cachardy, Arnal, Ch. Potier, Numa, Lassagne, Leclère, Kopp ; de Mesdames Déjazet, Judith, Ozy, Paul-Ernest, Boisgontier, Saint-Marc, Thuillier, Page, Scriwaneck, Maria Vollet.

De 183o à 1855, les Variétés jouent des vaudevilles, des revues, des drames, des féeries. Citons entre autres : *Le Chevreuil ou le Fermier anglais*, de Léon H. et Jaime (5 octobre 1831) ; — *Madame Gibou et Madame Pochet*, de Dumersan (20 février 1832); — *Le Marchand de peaux de lapin*, invraisemblance en trois parties de Duvert et Lauzanne (16 octobre 1832); — *Gribouille*, extravagance en trois actes de Dumanoir et Rochefort (16 août 1834) ; — *Kean*, d'Alexandre Dumas (1836) ; — *Le Père de la Débutante*, cinq actes de Théaulon et Bayard (28 octobre 1837); — *Les Saltimbanques*, trois actes de Dumersan et Varin (25 janvier 1838); — *Les Trois Epiciers*, trois actes de Lockroy et Anicet Bourgeois (20 janvier 1840); — *La Vendetta*, de Dumanoir et Siraudin (23 octobre 1842) ; — *La Vie de Bohème*, de Th. Barrière et Mürger (22 novembre 1849).

Le 7 juin 1855, commence la direction d'Hippolyte Cogniard, avec un spectacle composé d'un prologue en un acte et trois tableaux de Couailhac, Bourdois et Maurice Alhoy, titre : *La Fosse aux Ours*, joué par Ambroise, Leclère, Lassagne, Pérey, Michel ; Mesdames Cora Fitz-James et Caroline Bader, et *Les Enfants de troupe*, comédie-vaudeville en deux actes de Bayard et Biéville, joués par Bouffé, Ambroise, Michel ; Mesdames Laurence, Genot, Gennetin et Emilie Baudin.


Roy, sculpt.

J.-J. MIRA-BRUNET
Premier Directeur des Variétés.

De 1855 à 1869, Hippolyte Cogniard engage Dupuis, Grenier, Couder, Colbrun, Christian, Raynard, Hittemans, Hervé, Hamburger, Blondelet, Baron, etc. ; Mesdames Schneider, Alphonsine, Judith Fereyra, Aline Duval, Silly, Zulma Bouffar, Aimée, Tautin, etc.

En feuilletant mes archives, je relève les titres des principaux succès de cette période : *Le Palais de Chrysocale*, contre-exposition en deux tableaux de Clairville et Labet (23 juillet 1855) ; — *La Lanterne magique*, revue de Clairville, Delacour et Lambert Thiboust (23 décembre 1856) ; — *Ohé ! les p'tits agneaux !* revue de Th. Cogniard et Clairville (19 novembre 1857) ; — *Les Bibelots du Diable*, féerie-vaudeville de Th. Cogniard et Clairville (21 août 1858) ; — *As-tu vu la Comète, mon gas ?* revue de Th. Cogniard et Clairville (3o décembre 1858) ; — *Les Chevaliers du Pince-Nez*, vaudeville en deux actes de Grangé, Lambert Thiboust et P. Deslandes (16 août 1859) ; — *Sans Queue ni Tête*, revue à l'envers (on commence par la fin), de Th. Cogniard et Clairville (17 décembre 1859) ; — *Les Amours de Cléopâtre*, comédie-vaudeville en trois actes de Marc-Michel et Delacour (5 avril 1860) ; *La Fille du Diable*, vaudeville fantastique en cinq actes de Clairville, Lambert Thiboust et Siraudin (9 juin 1860) ; — *Ce qui plaît aux hommes*, pièce en un acte, mêlée de vers, de prose et de couplets (6 octobre 1860). Cet acte est le début de la collaboration triomphale de Henri Meilhac et Ludovic Halévy ; il contient un délicieux rondeau mis en musique par Léo Delibes, et sert de début à Léonide Leblanc, que Lambert Thiboust a découverte à Montmartre. Henri Meilhac la trouve exquise et lui dédie ce quatrain :

Si le roi du parc [aux amours
Régnait encor, pe- [tite fille,
Vous seriez reine [avant huit jours.
Moi, je serais à la [Bastille.

Un troupier qui suit les bonnes, vaudeville en trois actes de Clairville, Pol Mercier et Léon Morand (16 octobre 1860) ; — *Le Menuet de Danaé*, comédie en un acte de H. Meilhac



M. F. SAMUEL
Directeur du Théâtre des Variétés.

et Ludovic Halévy (20 avril 1861); — *Le Sylphe*, vaudeville en deux actes de Rochefort, Varin et Desvergers, dans lequel débute José Dupuis, que Cogniard enlève aux Folies-Nouvelles (18 mai 1861); *Brouillés depuis Wagram*, comédie-vaudeville en un acte de Eugène Grangé et Lambert Thiboust (19 août 1861); — *Les Moulins à vent*, comédie en trois actes de H. Meilhac et L. Halévy (22 février 1862); — *Un Mari dans du coton*, vaudeville en un acte de Théodore Barrière et Lambert Thiboust (6 avril 1862); — *La Revue au cinquième étage*, de Clairville, Siraudin et Ernest Blum (27 décembre 1863); — *L'Homme n'est pas parfait*, comédie-vaudeville en un acte de Lambert Thiboust (12 mars 1864); — *La Liberté des Théâtres*, salmigondis mêlé de chant et de danse, en six actes et quatorze tableaux, de Th. Cogniard et Clairville (10 août 1864); — *La Belle Hélène*, le premier opéra-bouffe de H. Meilhac, L. Halévy et J. Offenbach (19 décembre 1864); — *Barbe-Bleue*, opéra-bouffe des mêmes auteurs (5 février 1866); — *Les Deux Sourds*, un acte d'Anicet Bourgeois et Jules Moinaux (8 novembre 1866); — *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, opéra-bouffe de H. Meilhac, L. Halévy et J. Offenbach (12 avril 1867); — enfin *La Périchole*, opéra-bouffe des mêmes auteurs (6 octobre 1868).

Hippolyte Cogniard, qui avait pris Noriac comme associé, cède les Variétés à Eugène Bertrand le 1er juillet 1869.

De ce dernier, de cet excellent ami que nous pleurons, l'éloge n'est plus à faire. C'est à lui que les Variétés doivent le plus brillant chapitre de leur histoire. De 1869 à 1891, il en fait le premier théâtre de genre de Paris.

Les succès succèdent aux succès : *Les Pommes du Voisin*, comédie en trois actes de V. Sardou (11 octobre 1869); — *Les Brigands*, opéra-bouffe en trois actes de H. Meilhac, L. Halévy et J. Offenbach (10 décembre 1869); — *Le Trône d'Écosse*, opérette en trois actes de H. Crémieux, Jaime et Hervé (17 novembre 1871); — *Les Cent Vierges*, opérette en trois actes de Chivot, Duru et Ch. Lecocq (13 mai 1872); — *Les Sonnettes*, un acte de H. Meilhac et L. Halévy (15 novembre 1872); — *Les Merveilleuses*, pièce en quatre actes de V. Sardou (16 décembre 1873); — *La Petite Marquise*, le chef-d'œuvre de H. Meilhac et L. Halévy (13 février 1874); — *Les Trente Millions de Gladiator*, quatre actes de E. Labiche et Ph. Gille (22 janvier 1875): — *La Boulangère a des écus*, opéra-bouffe en trois actes de H. Meilhac, L. Halévy et J. Offenbach (19 octobre 1875); — *Les Charbonniers*, opérette en un acte de Ph. Gille et J. Costé (4 avril 1877); *La Cigale*, pièce en trois actes de H. Meilhac et L. Halévy (6 octobre 1877); *Niniche*, vaudeville en trois actes de A. Hennequin et A. Millaud (15 février 1878); — *La Revue des Variétés*, d'Ernest Blum et Raoul Toché (15 novembre 1878); — *Le Grand Casimir*, pièce en trois actes de J. Prével, Saint-Albin et Ch. Lecocq (11 janvier 1879); — *Le Voyage en Suisse*, vaudeville-pantomime en trois actes d'Ernest Blum et Raoul Toché (30 août 1879); — *La Femme à Papa*, trois actes d'A. Hennequin, A. Millaud et Hervé (3 décembre 1879); — *La Roussotte*, trois actes de H. Meilhac, L. Halévy, A. Millaud, Hervé et Boullard (28 janvier 1881); — *Lili*, trois actes d'A. Hennequin, A. Millaud et Hervé (10 janvier 1882); — *Les Variétés de Paris*, revue d'Ernest Blum et Raoul Touché (4 décembre 1882); — *Mam'zelle Nitouche*, trois actes de H. Meilhac, A. Millaud et Hervé (26 janvier 1883); — *Le Fiacre 117*, trois actes de E. de Najac et A. Millaud (23 février 1886); — *Décoré*, comédie en trois actes de H. Meilhac (27 janvier 1888); — *Paris-Exposition*, revue en trois actes de Blondeau et Monréal (20 novembre 1889); — *Monsieur Betsy*, comédie en quatre actes de P. Alexis et O. Méténier (3 mars 1890); — *Ma Cousine*, comédie en trois actes de H. Meilhac (17 octobre 1890); — *Paris port de mer*, revue en trois actes de Monréal et Blondeau (6 mars 1891).

10, PLACE DE LA MADELEINE.

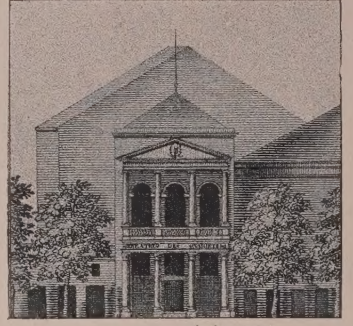
12 mai

Mon cher ami

J'ai vu le ballet et le second acte. Je vous envoie tous mes compliments, il est impossible de mettre dans une mise en scène plus de grâce d'esprit et de légèreté. Je vous l'aurais dit si vous étiez revenu, n'ayant pu vous l'aller dire je vous l'écris. Tout à vous

H. Meilhac

AUTOGRAPHE DE HENRI MEILHAC. — LETTRE ADRESSÉE A M. F. SAMUEL (12 MAI 1897)



COUPE DES VARIÉTÉS (1830)

Sous sa direction entrent aux Variétés les meilleurs artistes de ce temps. Je cite par ordre de date : Léonce, Thiron, Henri Monnier, Gobin, Cooper, Deltombe, Daniel Bac, Berthelier, Luco, Lesueur, Boisselot, Priston, Coquelin cadet, Pradeau, Grivot, Lassouche, Fusier, Montrouge, Numa, Barral, Raimond, Brasseur, Emile Petit, Mesdames Périga, Honorine, Berthe Legrand, Théo, Vanghell, Alice Regnault, Gabrielle Gauthier, Marie Heilbron, Deveria, Peschard, Maurel, Thérésa, Paola Marié, Céline Montaland, Angèle, Grivot, Baumaine, Jane May, Jeanne Granier, Crouzet, Marcelle Lender, Mily-Meyer, Yvette Guilbert, Rosa Brück, Daynes-Grassot, Gilberte, Crosnier et Marie Magnier; — pendant l'été de 1889, Damala, Pierre Berton et Madame Sarah Bernhardt.

J'ai gardé pour la fin les noms des trois étoiles qui ont fait la fortune de Bertrand : Céline Chaumont, qui est entrée aux Variétés le 17 novembre 1871 pour créer le *Trône d'Écosse;* — Judic, qui a débuté dans la première grande reprise de la *Belle Hélène*, le 30 septembre 1876, — et Réjane, qui a commencé par jouer deux scènes de revue dans les *Variétés de Paris*, le 4 décembre 1882, en attendant les triomphes que lui réservaient *Décoré*, *Betsy* et *Ma Cousine*.

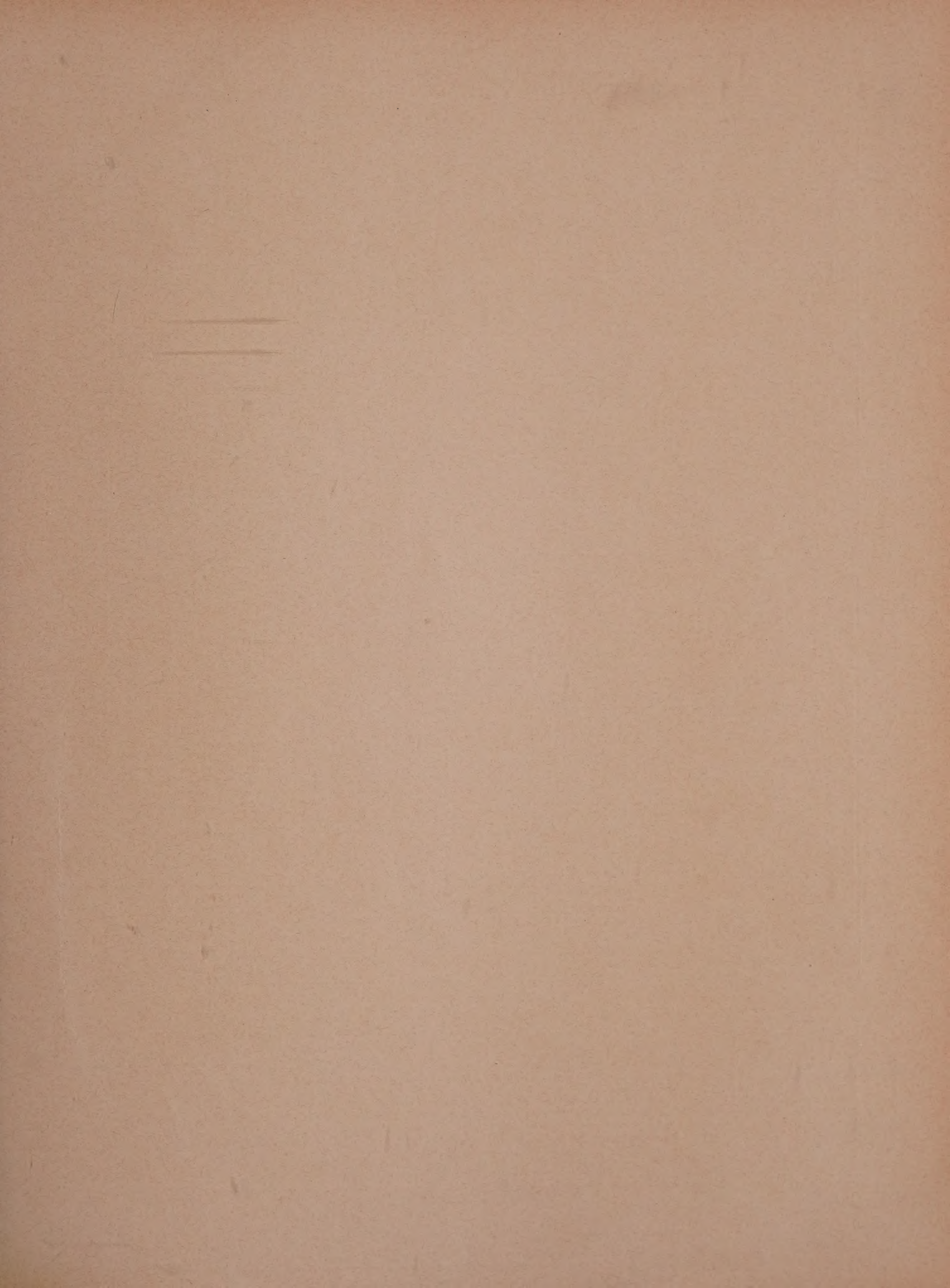
Le 1er janvier 1892, j'ai recueilli la lourde succession de Bertrand, que j'avais déjà remplacé comme directeur de la Renaissance de 1884 à 1891.

Afin que cette notice soit complète, je citerai pour mémoire les titres des principales pièces que j'ai montées aux Variétés depuis huit ans : *La Bonne à tout faire*, comédie en quatre actes d'O. Méténier et Dubut de Laforest (20 février 1892); — *Brevet supérieur*, comédie en trois actes de Henri Meilhac (13 avril 1892); — *Le Premier Mari de France*, vaudeville en trois actes d'Albin Valabrègue (2 février 1893); — *Madame Satan*, pièce en six tableaux d'Ernest Blum et Raoul Toché (26 septembre 1893); — *Chilpéric*, d'Hervé (1er février 1895); — *Le Carnet du Diable*, pièce fantastique en cinq actes d'Ernest Blum, Paul Ferrier et Gaston Serpette (23 octobre 1895); — *Une Semaine à Paris*, revue de Blondeau et Monréal (29 janvier 1896); — *L'Œil crevé*, d'Hervé (17 avril 1896); — *Le Truc de Séraphin*, pièce en trois actes de M. Desvallières et A. Mars (22 décembre 1896); — *Le Pompier de service*, pièce en quatre actes de Gavault, de Cottens et L. Varney (18 février 1897); — *Le Petit Faust*, d'Hervé (6 mai 1897); — *Paris qui marche*, revue de Blondeau et Monréal (31 octobre 1897); — *Le Nouveau Jeu*, comédie en sept tableaux de Henri Lavedan (8 février 1898); — *Le Voyage autour du Code*, pièce en quatre actes de G. Duval et Maurice Hennequin (20 décembre 1898); — *Le Vieux Marcheur*, comédie en cinq actes de Henri Lavedan (3 mars 1899); et *La Belle Hélène*, de Meilhac, Halévy et Offenbach (25 novembre 1899).

Voici également les noms des artistes qui ont joué dans toutes ces pièces : Dupuis, Baron, Brasseur, Lassouche, Guy, Gobin, Cooper, Milher, Dailly, Dieudonné, Vauthier, Dumény, Emile Petit, Prince, Simon, Courtès, Demay, Édouard Georges, Dastrez, Dubroca; — Mesdames C. Chaumont, Judic, Réjane, Jeanne Granier, Antonine, Marie Magnier, Maria Legault, Mathilde Auguez, Marcelle Lender, Lavallière, Mathilde, Fleury, Carlix, Méaly, Germaine Gallois, Marguerite Ugalde, Diéterle, Balthy, Berthe Legrand, Jane Pernyn, Lhéritier, Angèle, Demarsy, Marguerite Caron, Lucy Gérard, enfin la nouvelle étoile, Madame Simon-Girard, qui vient d'obtenir un éclatant succès dans la *Belle Hélène*, et qui va faire revivre aux Variétés le glorieux répertoire de H. Meilhac, de L. Halévy et du divin maestro Jacques Offenbach.

F. SAMUEL.

Directeur : M. MANZI. MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LA MAISON GOUPIL EN 1814



AQUARELLE D'OPITZ, CONSERVÉE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

représentant le boulevard Montmartre le 12 février 1814

Opitz, a dit M. Henri Bouchot, l'éminent Conservateur du Cabinet des Estampes, s'est placé à l'endroit actuel du Musée Grévin, et cette portion du boulevard Montmartre qu'il nous donne, va du théâtre des Variétés jusqu'à la rue Vivienne. Voici le passage des Panoramas, avec les panoramas construits en 1806 sur le terrain de l'ancien hôtel Montmorency. Entre les Variétés et le passage est le café du limonadier Dehodencq. Après le passage, sous l'enseigne peinturlurée du *Gagne-Petit*, s'ouvre une boutique de nouveautés, origine du grand et illustre magasin que nous voyons avenue de l'Opéra; et, après ce quincaillier inconnu, derrière cet étalage naïf de gravures populaires, trône Rittner — Rittner qui, plus tard, s'associera Goupil, et Goupil donnera l'essor alors à ce commerce d'estampes et de tableaux dont on a vu à Paris les succursales au boulevard Montmartre, à la place de l'Opéra, rue Chaptal, à présent boulevard des Capucines, et qui, ayant essaimé sur l'Europe, à Londres, à Berlin, à la Haye, jusqu'à New-York, va bientôt célébrer le centenaire de sa fondation.